

# Cimetière d'images

*Ou le voyage dans  
l'Ancien Monde*

LORIANA BARET, LOUIS HERON,  
JEANNE METAIS



Recueil de textes inspirés d'image des  
*Archives de la Planète*



Loriana BARET, Louis HERON, Jeanne  
METAIS

Cimetière d'images  
*Ou le voyage dans  
l'Ancien Monde*







# Préface

Le recueil que vous allez lire a été conçu à partir de photographies issues de plusieurs expéditions orchestrées par le milliardaire et philanthrope Albert Kahn dans son projet faramineux des Archives de la Planète. Ces images retracent les voyages de nombreux photographes mandataires qui ont parcouru le monde dans la quête de garder une trace d'un temps figé.

Le choix de nos textes s'inscrit à partir de l'idée très générale qu'invoque la relation et les liens que peuvent avoir les images avec leur souvenir. C'est dans cette ligne éditoriale que nous avons donc sélectionné des textes qui racontent, de manière explicite ou implicite, l'histoire des photographies. Ces récits n'ont pas pour objet la véracité des faits mais ce qu'ont ressenti les auteurs à la découverte de ces archives. Ils ont aussi pour but de voyager à travers l'aspect esthétique que peuvent avoir le procédé artistique et technique de l'autochrome. L'autochrome est un processus photographique où les couleurs sont recomposées à partir de la juxtaposition de la multitude de points colorés en utilisant un mélange homogène de grains microscopiques de fécule de pomme de terre teintés des couleurs primaires : rouge, vert, bleu.

S'offre à vous, cher lectorat, un recueil aux textes hétérogènes, originaux et singuliers mais qui ont tous un seul et même fil conducteur, celui de raconter, d'inventer et d'imaginer une histoire à partir de la photographie. Chacun de ces récits est accompagné d'un titre qui peut avoir, tout comme la photographie associée, une fonction séductrice. Une fonction séductrice mais surtout une invitation à la lecture et permet d'identifier le texte en utilisant ou non la métaphore. Le titre du recueil qui se compose en deux parties, « Cimetière d'images » et « ou le voyage dans l'Ancien Monde », a pour cadre d'attirer l'attention du lectorat. Nous avons alors décidé d'inscrire un titre implicite, à savoir le « Cimetière d'images », qui résonne chez nous comme une sorte d'écho aux textes qui racontent la vie ou l'histoire de lieux provenant d'un temps révolu. La deuxième ligne du titre : « ou le voyage dans l'Ancien Monde » est selon nous une manière explicite pour décrire le contenu de notre recueil ; l'Ancien Monde étant la partie du monde connu par les Européens dans la période Antique, à savoir : l'Afro-Eurasie. Un titre intrigant sans être non plus trop mystique, telle qu'était notre volonté.

Amis lecteurs et amies lectrices, nous vous invitons à voyager dans le temps à la manière des œuvres de Jules Verne. Espérant que vous arriverez à vous immerger dans les archives d'une planète d'antan, d'un monde

passé qui vous fera peut-être plonger dans  
certains de vos souvenirs.



*« Certaines histoires poussent à partir loin avant de revenir au plus proche, au plus intime. Les traces de ces trois hommes réveillent peu à peu le manque de ceux qui partent et des lieux dont on rêve, le souvenir d'un temps où l'on croyait encore à la nécessité de l'aventure et à la permanence des paysages. Et la fascination se mue en écriture, et l'image entraîne le roman. »*

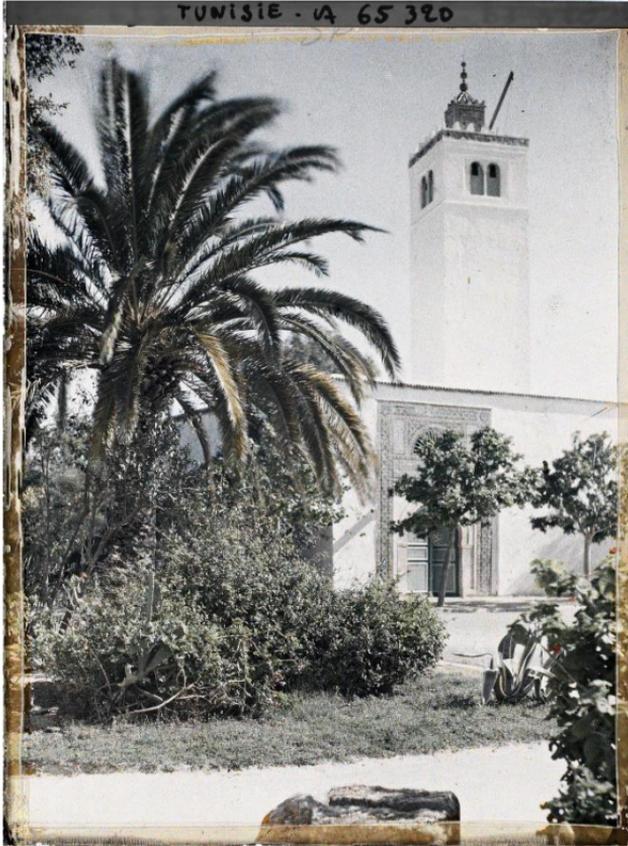
*Hélène GAUDY*





# L'espoir d'une photo

Audrey CABARA



*Figure 1 Tunisie, La mosquée du palais du Bardo, 22/04/1931, Gadmer Frédéric, Musée départemental Albert-Kahn*





## *L'espoir d'une photo*

La chaleur émane de cette photographie. Elle n'est pas tout à fait constituée de noir et de blanc, elle est un semblant de couleur produisant un semblant de chaleur. Pas de vraies couleurs, mais un vert grisonnant qui dénote avec le blanc aveuglant. Les cieux, le sable, les végétaux, le granite sont ce naturel qui vient dénoter avec la perfection et la majestuosité de cette mosquée, pleinement artificielle. Création des hommes, elle se dresse, elle est imposante, vivante, et fière. Elle rayonne et éblouit tout le Monde autour.

Voilà, maintenant tu la vois cette photographie.

Mais est-ce que tu la sens cette chaleur ? Comme celle qui, les jours d'été, te prend au corps et t'enserme lentement. Moi, moi je la ressens, encore, cette chaleur étouffante, humide... Autrefois elle était douce, agréable. Désormais, elle est vive, forte et menaçante. Autrefois elle m'étreignait de ses souffles chauds et secs... Désormais elle enflamme et brûle tout. Je me souviens, avant, de ces paysages arides, secs, hostiles mais verdoyants par endroits. Désormais, il n'y a plus que cendre et poussière, la chaleur s'est teintée de rouge.

La chaleur a une sœur : la lumière.



Mais est-ce que tu la perçois cette lumière ? Autrefois elle m'aveuglait le temps d'un instant quand je pénétrais dans le Monde. Je me souviens, elle était vive, aveuglante, étincelante. Autrefois, elle symbolisait le beau temps, la chaleur de vivre. Désormais elle est si forte qu'elle rend les choses insipides, blanchâtres, sans vraie couleur.

Désormais il n'y a plus que Lumière et Chaleur, elles ont décidé de rendre à Terre ce que l'Homme a pris au monde. Autrefois elles étaient positives et attrayantes, aujourd'hui elles nous conduisent à la destruction. Les flammes de Chaleur nous poussent vers Lumière, l'ultime, celle avant le Grand-Après.

Voilà, maintenant tu la vois cette photographie.

Et maintenant tu sais ce qu'elle montrait. Tu sais ce que les choses sont devenues. Tu sais ce que l'on vit.

Camille me regardait. Mais il ne me voyait pas. Ces yeux blafards et vides tournés vers moi. Camille est né aveugle. Comme beaucoup de bébé né viable, il souffre d'une pathologie. Pas la plus grave, certes, car hormis ses yeux, tout est parfaitement fonctionnel chez mon petit frère. Ainsi, il avait compris ma description de cette photo. Et tout ça, il le savait.



- Henza ? me demanda-t-il, comment on fuit Lumière et Chaleur ?

- On ne peut pas. On se cache juste, en espérant que jamais elles nous trouvent. Camille, tu te souviens de ton ancien copain Jules ? Tu sais, à l'école... ? Tu te souviens, on l'appelait l'Enfant de la Lune, et tu sais pourquoi ? Parce que ce sont des enfants qui ne peuvent supporter Lumière, elle les rend malades, ainsi ils vivent la nuit. Jules, lui, il avait compris avant tout le monde qu'il fallait se cacher de Lumière.

- Oui mais... il est mort quand même. Comme maman et papa !

- Camille. Ne recommence pas. On en a parlé. Maman et Papa c'est parce que la maison a pris feu à cause de Chaleur et Lumière. Mais Jules, c'est parce qu'il était très malade, et qu'il n'avait plus grand-chose à manger. Bref, on arrête ça. Lève-toi, on ne va pas tarder à partir. Lune se lève.

Je me levais, et rangeais la photo dans la poche de mon vieux blouson en cuir noir. Je pris la main de Camille et l'aida à se lever.

- Et, Cam, lui dis-je, tu te souviens des consignes hein ? Si tu entends un bruit, tu serres deux fois ma main, si tu sens la fumée 1 fois. Et on ne s'arrête pas. Pas un mot.

N'oublie pas, s'ils nous retrouvent, ils vont t'emmener, les personnes comme toi ça vaut cher, tu ne crains pas Lumière.



Camille glissa sa main dans la mienne de manière à y être confortable. Il me la serra fort, geste que je lui rendis. Oui, on est ensemble frangin, pensais-je. Puis nous partîmes, guidés par la lueur de Lune, notre dernière amie en ce bas monde.

Pendant que nous marchions, je repensais à cette photo. J'avais dit à Camille qu'on allait au lieu où elle avait été prise. Oui nous, petits gamins perdus dans la petite France, nous allions en Tunisie. Nous traversions le Monde ! Pourquoi ? Je ne sais même plus vraiment. Avant... avant le décès des parents, à la télé ils disaient que dans les pays d'Afrique, les gens se soutenaient plus, et souffraient moins de Chaleur... normal ils ont toujours eu l'habitude. Dans les pays d'Europe, les choses ne sont pas les mêmes. On est bien moins aidants et forts. Lorsque la Guerre a éclaté, il y a deux ans, à part marchander mon frère et tenter d'abuser de moi, bah, notre super peuple européen il n'a rien fait. C'est ça les pays riches... ça me fait bien rire. L'entraide, l'argent, l'eau, la nourriture... puis BOUM plus rien ! Et là ? Là, on découvre le vrai visage de ces gens... ! J'avais l'espoir, qu'en Tunisie, on pourrait avoir un semblant de vie. Que Camille pourrait grandir correctement. J'y croyais. J'en rêvais.



Cela faisait 13 mois, non, 14 aujourd'hui d'ailleurs ! bref 14 mois que nous marchions, je crois que nous étions en centre Italie... environ. Je n'ai jamais été douée en géographie. À quoi bon, une terre brûlée n'a plus de continents.

L'Italie. Seulement en Italie... le mois dernier j'avais commencé à comprendre à quel point ce périple serait long. Qu'une fois là-bas, nous n'aurions pas d'aide. En tout cas pas dans l'immédiat. Camille n'aurait pas de soins, et moi... je serai une adulte, une femme. Avec toutes les complications que ça engendre. Le voyage est long car Camille du haut de ses 6 ans, à de petites jambes, il fatigue vite aussi. En plus, on ne voyage qu'avec Lune, à raison de 6 ou 7 heures de marche au maximum par nuit. Le plus souvent on ne marche que 4 ou 5 heures. On rajoute à ces choses qui font que notre voyage est si long le fait que certains jours je suis incapable de marcher tant je souffre de mes règles. Ça aussi ça rallonge le voyage. Plus je pensais, et plus je sentais mon souffle se couper. Y arriverons-nous ? Je n'en savais rien, mais je rêvais.

Je rêvais à cette mosquée où nous irions nous cacher quelques temps. J'avais appris à la télé avant tout ça, qu'elle avait été détruite par des frappes d'opposants islamistes mais que le minaret tenait encore. Je me disais qu'on s'y cacherait un mois, le temps de prendre nos marques à Tunis. J'espérais y retrouver la



verdure alentour, le rocher... Je ne savais pas si Chaleur avait pris ça aussi.

Pour nous alléger un peu au niveau de la marche, j'avais prévu de prendre le bateau, enfin, la barque entre l'Italie et la Tunisie. J'allais la voler cette barque. Comme dans les films que je regardais avec papa étant petite. Ces films de bandits qui volent les bateaux pour transporter le butin. Ces souvenirs... c'est tout ce qui me reste d'Avant. Ça et la photo que je raconte chaque jour à Camille pour qu'il ne désespère pas. Avant, cette photo, elle était dans un petit cadre, dans le salon. Parce que c'est sur le lieu de cette photo que papa, a rencontré maman. À Tunis. Il nous racontait « votre mère, c'était la plus belle femme de Tunis, elle était comme une princesse dans son voile doré ». Maman elle, s'appelait Yasmine. Papa, c'était Arthur. Ils sont tombés amoureux là-bas. Puis ils y ont vécu ensemble quelques années, avant de rentrer en France car Mamie Rose était malade. En France, Maman est tombée enceinte de moi, et on n'est jamais repartis. Pourtant, je me sens Tunisienne. J'ai besoin d'y aller. J'ai besoin de voir. 17 ans que j'attends de découvrir la vérité derrière cette photo.

Soudain, Camille me serra la main. Trois fois. Trois ? mais... c'est quoi trois ? Je m'arrête et lui aussi dans un prolongement de mon mouvement. Je regarde autour, rien. Pas un bruit. Pas une silhouette.



- Quoi ! Camille, j'ai dit un ou deux.  
Pourquoi tu fais trois ?

- Henza, écoute... Je sens quelque chose. Mais c'est pas la fumée. Ça sent... le pourri.

Je commençais à humer l'air. Il avait raison. Ça sentait le pourri. Le souffre. La Mer.

- Camille, on a réussi ! La Mer n'est pas loin ! On y est bientôt.

- C'est vrai ! alors je garde trois pour la Mer ?

- Oh mais on s'en fiche Camille, aller, viens.

On se mit à trotter. Droit devant. J'étais impatiente de la voir cette Mer. Je ne l'avais jamais vue. Camille non plus ; alors on était tout pressés. Pourtant, j'avais un mauvais pressentiment. À mesure que l'on trottait, l'odeur âcre se renforçait. Camille chouinait en répétant : beurk ça pue... et en feignant des haut-le-cœur. Soudain, je la vis. Lumière. Elle était là. Elle attendait en bas de la falaise où nous nous trouvions. Je m'arrêtais brusquement par peur de ne pas voir le bord de la falaise et regardais en contre-bas. Des hommes et des bateaux. Beaucoup de bateaux et pile de la taille qu'il nous fallait. Mais il y avait Lumière, produite par Feu. Je couchais Camille au sol en faisant de même. J'étais perdue. Comment leur voler un bateau ? Ils sont trop nombreux autour.



En plus, il y a un risque : Lumière est présente et c'est Feu, le fils de sa sœur Chaleur qui l'anime. Trop dangereux de les approcher. Mais trop dangereux de rester ici, à découvert, au sommet d'une falaise, avec Lumière et Soleil qui vont arriver d'ici deux heures.

Nous étions perdus.







# La teinturerie de Verdun

Loriana BARET

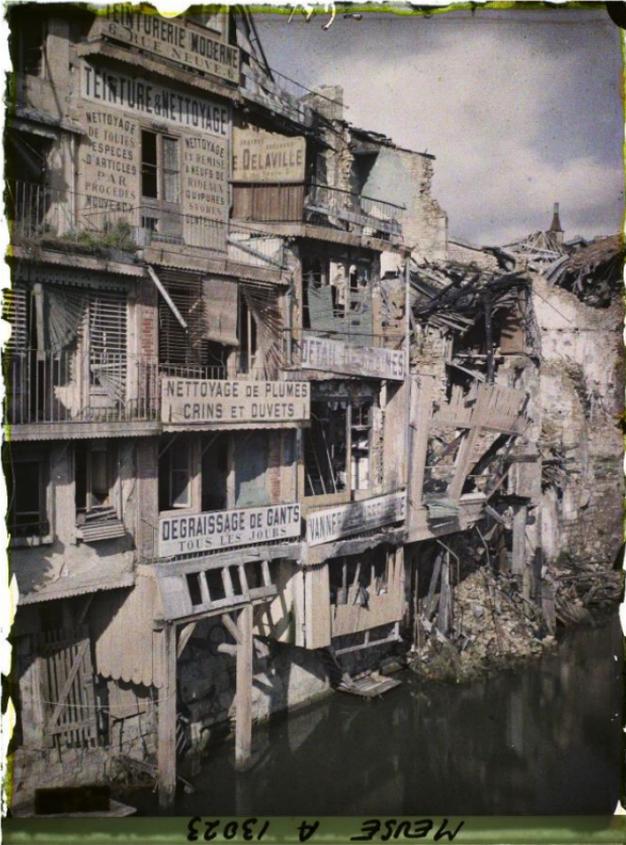


Figure 2 : Verdun, France, 24/09/1917, Castelna  
Paul, Musée départemental Albert-Kahn





## *La teinturerie de Verdun*

« Teinture & nettoyage », « Nettoyage de Plumes Crins et Duvets », « Dégraissage de Gants », un quartier sur pilotis propre en soit. Enfin, si l'on en croit les écriteaux. Les volets sont branlants ; les devantures salies, abîmées, jusqu'à l'illisibilité parfois. Un morceau de charpente se brise, les panneaux se penchent. Un glissement de terrain. Des éboulis de pierres qui se noient dans l'eau du fleuve. Les murs tombent dévoilant ce ciel bleu, bleu de l'horizon, bleu horizon. Déchets, tout n'est que destructions. Tout n'est que guerre, tout n'est que Verdun.

Verdun, dans une ancienne réalité, était une ville semblable à un ciel d'été, bleu, ensoleillé, serein, sans l'ombre d'un nuage. C'était l'odeur de la Meuse à l'aube. C'était un coin de verdure que la rosée a parsemé de ces gouttelettes douces et arrondies. C'était un petit coin de paradis.

C'est là-bas qu'Anne et son mari s'étaient installés lors de la première décennie du siècle. Elle ne se rappelait plus de l'année précise. Était-ce en 1909 ? Était-ce en 1912 ? Tout était allé si vite. Ce temps-là lui semblait lointain comme à des années lumières.

Anne se souvenait du jour de son installation. Jean et elle avaient acheté un



appartement au-dessus de leur teinturerie spécialisée dans le nettoyage de plumes, de crins et de duvets. À cette époque, il était d'accord pour que sa femme puisse travailler. Il savait qu'elle ne tiendrait pas en place, seule, dans un appartement encore vide et aux volets coulissants. Il avait donc été d'accord pour qu'ils remportent leur gagne-pain ensemble, unis, associés. Si seulement ce jour pouvait lui revenir.

Leur petite affaire était parfaitement située, sur les berges, dans un grand immeuble surplombant la ville. Il était sur pilotis. L'eau courante leur permettait à la fois de faire des économies, mais aussi d'être les plus réputés du quartier avec leurs bas prix. Dans ces années-là, ils n'avaient aucune occasion de se plaindre. Ils étaient tout simplement heureux. Si seulement ces jours-là pouvaient revenir.

28 Juillet 1914, la guerre était déclarée. Jean et Anne furent enrôlés. Lui dans les tranchées, elle dans le réapprovisionnement des armées. Ils furent séparés. Chaque matin, elle posait la main sur l'oreiller de son conjoint espérant que son corps soit là, enlacé près du sien. Ses cernes étaient le reflet de ce cauchemar. Chaque jour était une corvée. Chaque jour, la flamme de l'espérance décroissait un peu plus, ne devenant bientôt plus que fumée. Chaque jour, l'angoisse lui



resserrait la gorge, elle suffoquait. C'était comme si l'étau se refermait sur elle. Elle se sentait enfermée dans une petite pièce sombre, vide de tout, poussiéreuse et insalubre. C'était comme une claustrophobie constante, elle coupait le souffle, aspirant son âme. Dix jours après que son tant aimé fut parti, un courrier lui avait été déposé. Un renouveau. Il lui écrivait l'horreur, mais sentir sa présence dans ce papier ne lui procurait que bonheur. Cette journée ne ressembla à aucune autre, elle ne travaillait plus dans l'espoir que Jean vive encore. Il vivait. Cette journée fut son réconfort. Construire bombe, grenade, armement n'était plus que broderie. Elle se souvenait qu'en rentrant dans ce qui était leur appartement, elle s'était empressée de prendre une feuille de papier pour répondre à Jean pour lui raconter le bonheur malheureux d'avoir de ses nouvelles. Si seulement les jours d'antan pouvaient revenir.

1er Août 1915, cela faisait un an qu'Anne n'avait plus revu Jean. Il n'avait reçu encore aucune permission de rentrer. Son odeur dans les draps avait disparu depuis longtemps. Elle ne se souvenait plus de la voix de celui qui dormait près d'elle. Elle ne se souvenait plus de la douceur de ses lèvres qui la réveillaient. Elle ne se rattachait plus qu'aux lettres qu'elle recevait avec plus ou moins de distance. Les temps étaient difficiles. Elle le saisissait lorsqu'elle observait ces femmes cernées,



courbées, les vêtements sales et abîmés qui travaillaient avec elle. Anne n'était pas la seule à qui la présence d'un proche manquait : un ami, un père, un frère, un fils, un amant ; ou même tous ces gens à la fois. Si seulement ces jours qui les rendaient heureuses pouvaient revenir.

28 Février 1916, Verdun, Jean était de retour. Non pas pour retrouver son épouse adorée, mais plutôt pour combattre. Il lui dit de fuir. Elle ne le pouvait pas. Elle ne pouvait pas quitter ce lieu de mémoire. Par la fenêtre de la teinturerie, Anne pouvait voir la poussière de la bataille, elle pouvait entendre la cacophonie des fusils non loin de là. La terre tremblait. Les soldats tombèrent en dominos.

24 Septembre 1917, la guerre battait son plein dans une région voisine. Verdun était laissé à l'agonie. Elle était seule. La mort dominait dans ce quartier qui n'était, avant, que vivacité. Plus rien n'avait de sens. Dans un dernier élan de désespoir, Anne regarda par une des fenêtres aux volets tristement branlants. Jean n'était plus et elle s'envola. Lui n'était qu'ange, elle colombe.

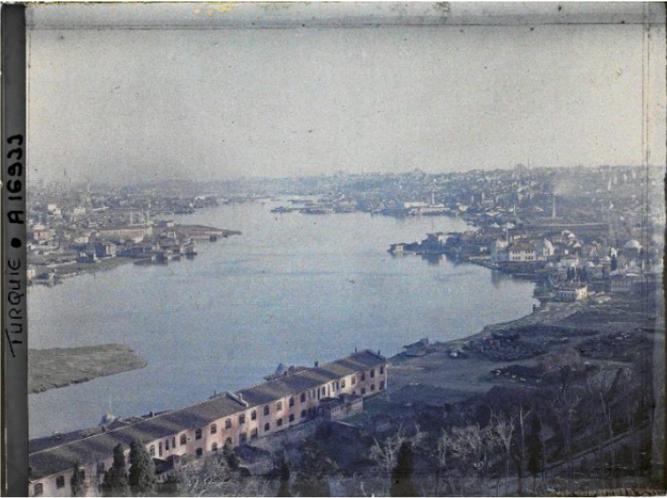






# Constantinople entre deux rives

Louis HERON



*Figure 3 : Constantinople, Turquie La Corne d'Or, depuis le cimetière d'Eyüp, 01/01/1918, Busy Léon, Musée départemental Albert-Kahn*





## *Constantinople entre deux rives*

Un navire parmi les autres s'engouffre dans un passage étroit qui mène à un et même fleuve. Les vents commencent à gagner en intensité jusqu'à faire chanter les mâts. Les cours d'eau tels de fins faisceaux s'ouvrent sur une grande cavité donnant sur la ville. Les battements de la foule lorsque l'on s'approche du quai commencent à se faire ressentir. Le navire s'étale et plonge ses vergues dans le port. Le faisceau grisâtre, quelque peu de temps avant, s'illustre maintenant par de grands bâtiments. L'écho sonore chante le bruit des foules couleur ocre et les longues avenues laissent entrevoir l'ancre de la capitale. Les dômes de bakélites brillent parmi les nuages. Et c'est ainsi que la ville s'ouvre devant soi.

Ils sont le dernier rempart avant l'Occident, nous sommes les ennemis aux pieds de la ville entourée d'eau et de pierre, soi-disant imprenable. Le siège dure des jours, mais finira-t-il en vain ? Les marchands s'attèlent à faire des réserves. Les rues s'agitent. La fourmilière est attaquée. Cette fois-ci, ils ont bien raison de s'inquiéter. Par des milliers de fois, ils ont tenu. Par des milliers de fois ils ont résisté. Par des milliers de fois ils nous ont repoussé. Mais nous ne sommes plus en dehors mais au sein de la cité. Les murs ne peuvent une nouvelle fois conspuer les voix extérieures tout en sachant écouter ses voix intérieures. Alors la ville change de couleur et le pire qui était annoncé n'est en fait qu'un renouvellement nécessaire.



Moi je n'ai rien à faire de cette Histoire. Assis sur mon scooter. J'arpente les rues et les boulevards. Je me mélange entre ces feux, ces immeubles, ces jardins. On s'y sent bien, l'ambiance est animée et le ciel d'une clarté luisante. Les nuages se voient partir au galop par le vent qui les pourchasse. Tout se confond dans une aquarelle qui semble avoir été peinte par des centaines de pinceaux différents. La Corne d'or, comme on l'appelle, est pour moi la plus belle partie de l'estuaire à Istanbul. Une ria ravissante et homérique. Parfois un groupe de musique vient s'ajouter aux festivités. Les arabesques et les clochers s'y confondent et rappellent toutes les personnes qui ont vécu entre ces murs.

J'ai tout à faire de cette Histoire. Et c'est lorsque je sors le soir que me reviennent toutes ces pensées. La mélancolie sert d'étincelle aux réminiscences de l'esprit. J'imagine parfois avoir vécu aussi longtemps qu'une statue bicentenaire érigée dans le jardin d'à côté. Puis ces mémoires disparaissent et je continue ma route. Les vagues s'écrasent sur les rochers et un air iodé crée une succincte sensation de fraîcheur. La fraîcheur des soirs d'été. J'arrive alors en me faufilant sous les arcs avant de trouver ceux qui m'attendent et qui font maintenant aussi partie de l'Histoire, de mon histoire.







# L'avion

Elisa DUPARC



*Figure 4 : Orly, France Un avion Nieuport 81, 04/08/1923, Gadmer Frédéric, Musée départemental Albert-Kahn*





## *L'avion*

À gauche, un Nieuport 81, un avion d'entraînement, posé là, seul, dans un champ desséché. Le gris du ciel laisse présager l'arrivée imminente de la pluie, tant attendue par cette étendue de terres. Une route déserte, rongée par les empreintes latentes des autres avions qui se sont envolés, borde cet immense champ. L'avion laisse la place à des bâtiments au loin, qui observent ce spectacle inhabituel, d'une aérogare vide, où un seul avion attend son tour pour enfin s'envoler.

Et je suis là, j'observe, je me questionne.

Je pars bientôt en vacances, on attend déjà depuis plusieurs heures, il a du retard.

Donc je l'attends, je suis là, j'observe, je me questionne.

J'observe les gens pressés qui passent devant moi avec leur valise à la main. J'observe ces appareils là-dehors, qui attendent pour s'envoler. J'observe ce ciel gris, qui laisse présager la pluie. J'observe ces empreintes de freinage sur le sol.

Je suis là et je me questionne.

Je me demande, où vont toutes ces personnes qui défilent devant mes yeux, où vont-ils s'envoler ? Je me questionne sur ces machines volantes qui attendent patiemment. Vont-elles arriver à destination



sans problème ? Et ce ciel, va-t-il redevenir bleu pour que l'on puisse partir sans peur ?

Je suis toujours là, j'observe et je me questionne car aujourd'hui, je prends pour la première fois l'avion et j'ai peur.

Il a peur.

Le pilote, assis aux commandes, décolle vers treize heures de l'aéroport d'Orly afin de s'entraîner pour réaliser son rêve.

D'un coup, il entend un bruit inquiétant, inhabituel qui provient du moteur. Quelques secondes plus tard, une émission de fumée épaisse et sombre apparaît derrière l'avion.

Il a peur.

Il prend la décision de se mettre en descente afin d'effectuer un atterrissage forcé. Il aperçoit un champ sécurisant de plusieurs hectares, à quelques mètres. Il lutte, garder le contrôle de l'appareil devient de plus en plus compliqué.

Il a peur. Mais il sait, il a compris, il pense à tout ce qu'il va laisser derrière lui, sa famille, ses amis, ses regrets, son rêve.

Il perd définitivement le contrôle, il est beaucoup trop bas et sa vitesse beaucoup trop élevée. Il peut apercevoir l'herbe sèche du champ qui se rapproche de plus en plus. Il ferme les yeux, il entre en collision avec le sol avec une forte assiette à piquer.



C'est fini, il n'a plus peur.

On découvrira plus tard, parmi les débris, une photo, où l'on peut apercevoir un avion seul dans un champ.





# « Le Brin » de vie

Sidonie GAYDON



*Figure 5 : Aïn-Draham, Tunisie La forêt de chênes, 25/04/1931, Gadmer Frédéric, Musée départemental Albert-Kahn*





## « *Le Brin* » de vie

Ça commence par un brin, puis deux, trois, puis plus de l'infini. La nature est formée de tant d'aspects, de tant de molécules, de tant de vie. Des molécules formant des boutures, des buissons et même de larges brins, grands couleur châtaigne ou chocolat, voire même café ou caramel, avec de plus amples racines que les autres, et des bras, de multiples bras qui, en fonction des saisons, se présentent sous leur nudité la plus profonde ou sont vêtues de feuilles, toutes plus singulières les unes que les autres. Comme ici. Devant nous. Ce paysage en contraste de noir et de blanc, renferme cependant bien plus de couleur, d'odeur et de souffle qu'il n'y paraît. Une légère brise s'immisce dans le cadre et fait danser ses feuilles floues que l'on ne perçoit que peu, par la clarté de notre ciel blanc, comme vide. Devant ce beau brin, d'autres différents, d'une autre espèce, bien plus petite, camouflent son pied. Ils sont d'une nuance à la fois verte et violette. Le vide du ciel, non parasité par des nuages ou allié du soleil, se mêle avec fascination à la richesse de mère nature, de ses brins, buissons, couleurs, odeurs et sensations.

Il existe de multiples brins de ce genre qu'on appelle « arbre », mais c'est celui-ci que nous regardons, qui nous fascine et nous fait vibrer. Cette posture qu'il prend aujourd'hui, ses bras posés ainsi en cet instant. Cette stature qui ne sera peut-être pas identique demain. Imaginons une corde s'enroulant autour de son bras et retombant le long de



son fort et imposant corps, puis une autre entremêlée à quelques centimètres. Ensuite imaginez une planche de bois, une planche couleur caramel grisée, probablement abîmée par les temps, les expériences. Nos deux cordes s'entortillent autour d'elle, la serrant afin de ne plus pouvoir la laisser bouger. Puis en nous reculant, c'est là que nous la voyons, cette image, ce souvenir que nous avons tant en mémoire, synonyme de réels moments de bonheur partagés avec notre brin devenu arbre...

Ce n'est pas ici que tout a commencé. Ce serait trop beau, trop parfait et surtout trop irréel. Techniquement tout a commencé pour moi à la maternité le 8 juin 1973 lorsque mes parents me nommèrent « Fabrice » et pour lui, ici, dans ce bois. Ce brin-là, ou plutôt cet « arbre » là, comme me reprenait tous les jours ma mère, est le point central où ma véritable vie a commencé. Celui-ci, face à nous aujourd'hui et que nous regardons depuis maintenant un long moment, se nomme Henry. Il n'y a aucune raison particulière au choix du nom mais par contre c'est l'unique arbre à détenir une identité profonde. Il est le seul avec qui s'est nouée une connexion. Le seul dans lequel je grimpais pour lire mes magazines. L'unique auquel j'accoudais mon vélo. Elle, elle ne le connaissait pas, Henry, mais elle lui grimpait souvent dessus, je la voyais quand je venais, mais je me cachais afin qu'elle ne m'aperçoive pas. Je ne voulais pas la déranger. Nous nous sommes rencontrés, elle et moi, au collège, mais nous ne nous parlions pas. Plus tard, je



l'ai revue, lors d'une soirée quelque peu arrosée. Elle dansait sur la table, elle était belle... Et puis un jour, je l'ai retrouvée, devant Henry. D'ordinaire elle était plus rêveuse. Là, elle paraissait pensive et de lentes larmes coulaient le long de ses joues. Habituellement, nous ne nous retrouvions jamais réellement en même temps avec lui, mais ce jour-là c'était différent. Je commençais à rebrousser chemin afin de ne pas la déranger, mais une voix dans ma tête me disait de faire demi-tour, d'aller la retrouver. Malheureusement, en me retournant, je me pris les pieds dans une racine et tomba, elle accourut vers moi pour voir si je ne m'étais pas blessé. Les rôles furent inversés, c'était elle qui m'avait sauvé et non moi qui l'avais retrouvée. À ce moment précis, nos regards se croisèrent et je compris qui elle était. Je compris le pourquoi de mes sourires à chaque fois que je la voyais, le pourquoi j'avais rebroussé chemin. C'est là que tout commença. Nous passâmes l'après-midi ensemble, sur l'un des bras d'Henry, je lui racontai son histoire, elle riait du sentiment le plus sincère, je le voyais dans ces yeux. Nous avons même décidé de baptiser notre brin, en lui accordant officiellement son identité. C'est Marielle qui fit la gravure car elle a une magnifique calligraphie, encore aujourd'hui.

« *Henry* »

Les jours et les mois défilaient, nous passions notre temps ensemble. Nous lui



avions créé une compagne, une charmante balançoire où nous allions nous asseoir, nous balancer, nous enlacer et embrasser. Plus les instants se succédaient, plus je comprenais le pourquoi je souriais simplement en entendant sa voix ou même son nom. Et puis un jour, après une leçon de vélo, que je lui appris, alors que nous bavardions assis dans les beaux bras d'Henry et que nos vélos étaient à son pied, une idée nous prit. Un autre tatouage fut créé ou plutôt une gravure, mais nous ne l'avons pas blessé, bien au contraire il était d'accord.

*« 13/09/1991 : F + M »*

Il était d'accord avec nous, pour être notre gardien. Celui de cette forêt de montagnes, où nos deux noms et nos deux âmes furent gravés dans le chêne et scellés pour toujours et à jamais par lui, Henry. Ce petit brin restera à jamais dans ma mémoire et dans mon âme, j'irai le voir jusqu'à ma fin accompagné de mon âme sœur, ma tendre Marielle.

Je suis fière d'être tombée sur le même brin que lui, je suis fière d'être sa fille, d'avoir ressenti la même connexion que lui à l'époque, un lien qui nous rattache et nous rattachera infiniment. Un lien plus fort que celui du sang qui nous relie, un fil passionnel et historique. Ce brin, dont ils ne nous ont jamais parlé, comme un secret exclusif à eux. Un secret retrouvé, révélé par Henry. Un



secret qui se devait d'être dévoilé, mais dont seulement la fin nous est parvenue. Aujourd'hui, une autre gravure, une autre histoire a vu le jour...

« 05/06/2020 : D + S »

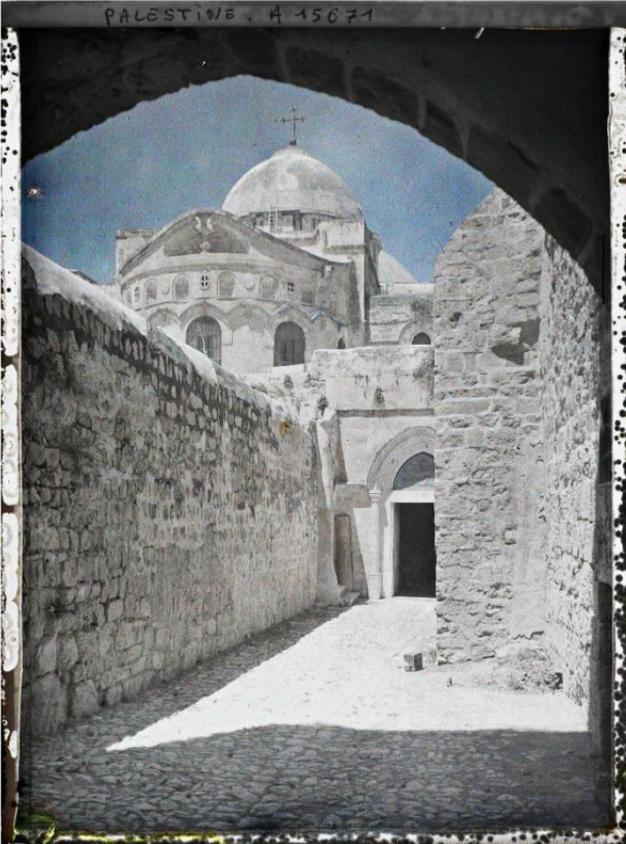
Il ne nous reste plus qu'à imaginer leur histoire, ensemble. Nous ne la leur demanderons pas car elle est la leur. Nous la figurerons en nous promenant à travers ses brins, ses souvenirs. Nous l'inventerons en retraçant leurs sensations, émotions et sentiments. Nous ne la revivrons pas, nous la regarderons se retracer, en marchant sur leur pas ou plutôt à côté. Nous l'imaginerons en créant et traçant la nôtre... Qu'en penses-tu Dani ?





# Voyage à la craie

Méline BAIÛTTI



*Figure 6 : Jérusalem, Palestine Vue du Saint Sépulcre depuis la neuvième station de la Via Dolorosa, 20/07/1918, Castelnau Paul, Musée départemental Albert-Kahn*





## *Voyage à la craie*

Neuvième station de la Via Dolorosa, Jérusalem. Extérieur Jour. Arrêt sur image, effet de sur cadrage puis... Entrée dans la fiction.

Les aspérités du sol rendent le couloir de pierres pur, authentique, invisible. Les reflets du soleil sur ces pavés lui offrent une transparence divine. Pourtant, un L d'ombre se dessine sur le sol à cause du mur et de l'arche par laquelle j'arrive. De la craie blanche a décalqué les lignes de ma main lorsque je les ai caressés.

Le symbole christique touche le ciel azur illustrant l'omniscience, la magnificence. Il surplombe ce paysage que j'imagine tout aussi minimaliste, épuré. Du blanc, du bleu, une pointe de noir qui attire mon regard. Le point de fuite ; un rectangle sombre énigmatique. Il semble sans fond, prêt à accueillir l'immensité. Serait-il le chemin vers l'Absolu ?

Pour le moment, protégée par la voûte, je n'ai pas encore fait mon entrée dans l'univers diégétique. J'entends néanmoins le point blanc crier mon nom. Le Saint-Sépulcre domine entièrement l'espace par sa hauteur et sa grandeur. Mais je reste là ; dans le dernier couloir extérieur du chemin de croix.



A mes côtés, des femmes suivent des enfants qui chantent. L'odeur des croix-de-Jérusalem embaume cet univers mystique. Je respire.

Une pesanteur que je ne peux identifier broie ma poitrine. Une présence ineffable est là. Elle me donne le sentiment que je suis chez elle. Moi, aux jambes nues recouvertes de monoï. Moi, à la robe jaune légère comme le vent. Je suis prête à m'envoler.

Étonnement, ici, j'apprécie le bruit. Il me berce, il me prend dans ses bras. Il me pousse à embrasser l'entièreté de ses tonalités, de ses mesures. Je marche frénétiquement sur le rythme de cet ostinato. Je sens que mes cuisses transpirantes se frottent entre elles. Mais la douleur est agréable, appropriée.

Insignifiante comme un grain de sable au cœur du désert d'Arabie, je marche sans m'arrêter. Mon sac à dos est lourd et je sens que ses sangles sculptent des lanières dans ma peau. Le soleil frappe de tous ses rayons sur ma tête brune. Une larme de transpiration floute ma vision et brûle ma rétine. Désorientée comme Meursault, je continue. Inarrêtable dans ma quête, je marche. Confiante dans mon destin, je surprends ce bâtiment en train de m'observer. Apaisée par Lui, je respire.

« Les Hommes sont devenus si forts avec le feu » ; le goût de l'Absolu probablement.



Plongée dans ma rêverie, je ne me suis pas aperçue que le soleil avait disparu pour laisser place à un ciel noir signe de mauvais présage. Au sol, les feuilles caduques du Magnolia s'agitent comme des petits tourbillons. Il est temps pour moi de m'enfuir, de chercher un abri. Les grognements du ciel se font de plus en plus insistants comme s'il m'informait qu'il n'allait pas pouvoir retarder l'échéance plus longtemps.

Mais je reste immobile.

Impossible de détacher le regard de ce bâtiment de pierres ; résistant, fort, imperturbable. Comme après avoir lorgné Méduse, mes jambes se pétrifient, ma poitrine se bloque, mon cœur s'arrête. Je suis désormais incapable de me mouvoir ou même de détourner le regard. Une, puis deux, puis mille ; Les gouttes de pluie me désensorcellent.

Je prends une grande inspiration et me met à courir. Le jaune de ma robe n'est plus qu'une fine couche de tulle inutile. Je profite de l'auvent d'une porte pour sortir un long manteau qui rendait mon sac très lourd mais qui se trouve salutaire.

La ville est absolument déserte. Je suis seule dans ce lieu qui porte en lui une si grande histoire, une si belle histoire.

Malgré le ciel sombre, le paysage garde l'aspect d'un dessin à la craie.





# Je vois, je vois...

Jeanne METAIS



*Figure 7: Angkor, Cambodge, Indochine Quatre danseuses posant devant un groupe d'apsaras, 01/01/1921, Busy Léon, Musée départemental Albert-Kahn*





*Je vois, je vois...*

Je vois, je vois...

Je vois des enfants figées, des enfants en train de danser, des enfants bien trop disciplinés.

Je vois des enfants dont le regard est occulté, couvert.

Je vois des enfants-statue, des enfants irréelles, surnaturelles.

Je les vois près, et je les vois loin.

Je vois des enfants prisonnières d'un carcan traditionnel ; muettes, inanimées. Les costumes colorés, les casques bariolés ne sont que des leurres pour masquer la vérité. Elles sont privées de liberté. Je les vois contraintes de se mouvoir ainsi, face à la caméra. Elles sont trop impavides pour être pleinement lucides.

Une image d'enfants-danseuses, où la danse n'est qu'à peine présente. On la devine par leurs déguisements et leurs semblant de mouvements. La danse qui, pourtant, est censée permettre de s'abandonner, de se libérer.

Même leur regard est absent, masqué, caché ou envolé. Un stoïcisme qui atteste d'une âme brisée, d'une volonté démantelée. Elles semblent dorénavant résignées.



Elles paraissent vouloir nous parler, nous interpeller. Nous dire tout le mal qu'il leur a été fait, toute la peine qu'elles ont endurée.

Et même si elles pouvaient se confier, qui nous dit qu'elles le feraient ?

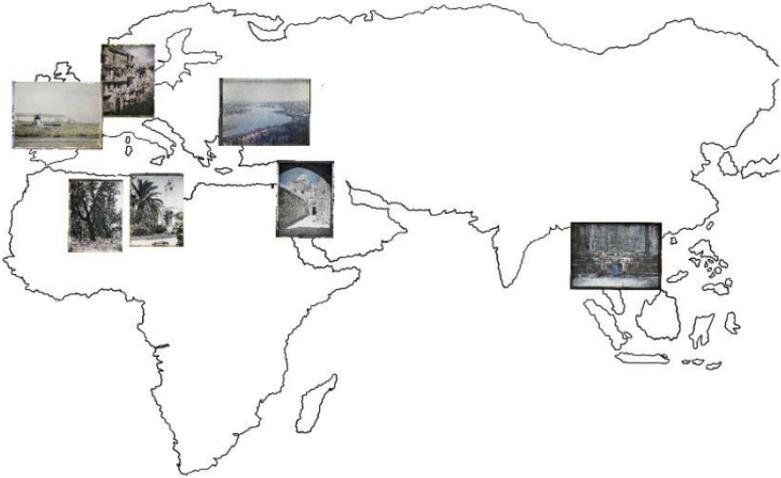
Elles nous diraient peut-être qu'avant, elles étaient cinq, comme les cinq doigts de la main. Mais celle qu'on ne voit pas, Avottaman, a disparu de la photographie, a disparu de leur vie. On ne peut la voir, mais elles si ; dans leurs songes, dans leurs souvenirs, elle est toujours là, quelque part. Elle a quitté cette vie de captivité pour une vie de liberté.







## Lieux visités



*Figure 8 : Lieux Parcours*



## Remerciements

Nous tenions à remercier Hélène GAUDY pour ses conseils quant à l'écriture de nos textes, mais également Anaïs GUILLET ainsi que Dominique PETY pour leur implication dans le cadre de notre cursus littéraire. Enfin, nous remercions les étudiants auteurs de la licence de Lettres Modernes.



## Table des matières

Préface .....	7
L'espoir d'une photo.....	13
L'espoir d'une photo .....	15
La teinturerie de Verdun.....	25
La teinturerie de Verdun.....	27
Constantinople entre deux rives .....	33
Constantinople entre deux rives.....	35
L'avion .....	39
L'avion .....	41
« Le Brin » de vie .....	45
« Le Brin » de vie.....	47
Voyage à la craie .....	53
Voyage à la craie .....	55
Je vois, je vois... ..	59
Je vois, je vois... ..	61
Lieux visités .....	65
Remerciements.....	67
Table des illustrations.....	69



## Table des illustrations

Figure 1 Tunisie, La mosquée du palais du Bardo, 22/04/1931, Gadmer Frédéric, Musée départemental Albert-Kahn 13

Figure 2 : Verdun, France, 24/09/1917, Castelnau Paul, Musée départemental Albert-Kahn 25

Figure 3 : Constantinople, Turquie La Corne d'Or, depuis le cimetière d'Eyüp, 01/01/1918, Busy Léon, Musée départemental Albert-Kahn 33

Figure 4 : Orly, France Un avion Nieuport 81, 04/08/1923, Gadmer Frédéric, Musée départemental Albert-Kahn 39

Figure 5 : Aïn-Draham, Tunisie La forêt de chênes, 25/04/1931, Gadmer Frédéric, Musée départemental Albert-Kahn 45

Figure 6 : Jérusalem, Palestine Vue du Saint Sépulcre depuis la neuvième station de la Via Dolorosa, 20/07/1918, Castelnau Paul, Musée départemental Albert-Kahn 53

Figure 7 : Angkor, Cambodge, Indochine Quatre danseuses posant devant un groupe d'apsaras, 01/01/1921, Busy Léon, Musée départemental Albert-Kahn 59

Figure 8 : Lieux Parcours 65

Textes créés à L'université Savoie Mont Blanc,  
Siège social  
27 rue Marcoz- BP 1104-  
73011 Chambéry cedex.

Tous droits réservés  
2023



# Cimetière d'images

## *Ou le voyage dans l'Ancien Monde*

Préparez-vous à plonger au cœur de l'histoire, voyager aux quatre coins de l'ancien monde, découvrir des lieux aux moments insolites que vos yeux contemporains n'auraient jamais imaginé. Partant de Tunis en passant par Istanbul qui relie l'Europe et l'Asie avant de s'arrêter à Angkor au Cambodge, vous serez en face d'un monde cosmopolite tant par les photographies que par les textes multiples présentés.

À mi-chemin entre le recueil et l'ouvrage de photographies, cette œuvre 7 photographies, 7 textes qui tenteront de vous faire voyager à travers un monde pris dans l'instant présent mais décrit à l'aube de notre époque.